

## LÉGENDES ET TRADITIONS

LA MÉCHANTE FEMME. — (CONTE ORIGINAIRE DE BOSNIE)

Un pauvre paysan ne possédait rien autre chose qu'une chaumière, un champ et une méchante femme. Celle-ci, comme toutes ses pareilles, d'ailleurs, ne faisait et ne disait que ce qui pouvait contrarier son mari.

Un jour—c'était en été—le paysan s'en alla travailler dans son champ et dit à sa femme :

—Il est inutile de m'apporter à déjeuner aujourd'hui ; je reviendrai manger à la maison.

Naturellement, sa femme lui apporta son déjeuner au champ ; l'homme prit la nourriture sans rien dire et s'assit pour manger.

Non loin de là était un puits très profond dont l'ouverture avait été recouverte d'un tapis ; la femme, ayant aperçu ce tapis, voulut aller s'y asseoir, lorsque son mari lui cria :

—Grand Dieu ! ne t'assoies pas là !

Comme bien on pense, cet appel ne fit que sti-

s'attacher à l'autre extrémité, il commença à hâler ferme.

O surprise ! ce ne fut pas la méchante femme, qui émergea du puits, suspendue au bout de la corde, mais un petit homme boiteux dont les cheveux étaient tout blancs.

—Qui es-tu donc ? demanda le paysan, saisi de frayeur. Et qu'est devenue ma femme ?

—Je suis un diable, répondit l'autre, et même, comme tu le vois, un pauvre diable. Nous étions sept, depuis une centaine d'années, au fond de ce puits, où nous vivions dans la paix la plus profonde—comme vivent d'ailleurs tous les diables—lorsque hier une femme est venue tomber au milieu de nous. Alors, adieu la paix et la tranquillité ! Mes camarades se sont enfuis ; mais moi, pauvre infirme, je n'ai pu faire comme eux et j'ai dû passer la nuit tout entière au fond du puits en compagnie de la mégère.

—Cette nuit-là a blanchi mes cheveux !

—Je te remercie de m'avoir tiré de là, mais si cette femme est la tienne, je t'engage fort à la laisser où elle est. Pour te prouver ma reconnaissance, je vais te faire don d'une baguette magique qui te procurera bonheur et fortune.

—Bientôt, la fille de l'empereur tombe malade, elle sera possédée du démon, car c'est moi-même qui l'aurai ensorcelée. Pour la délivrer et chasser le démon—qui sera moi—il suffira de toucher la princesse avec cette baguette. Maintenant, rappelle-toi bien ceci : c'est que ta baguette n'aura de vertu qu'une seule fois, tâche donc de l'employer de ton mieux et tu deviendras bien riche.

Là-dessus le diable s'éloigna en claudiquant.

Peu après, la fille de l'empereur tomba malade. Les médecins les plus savants et les plus saints personnages de l'empire furent appelés auprès d'elle, mais ils ne purent la guérir. Le souverain ayant promis une superbe récompense à celui qui rendrait la santé à son enfant, notre paysan se présenta à la cour, promettant de réussir là où tous les autres avaient échoué. De sa baguette magique, il toucha la princesse et chassa le démon. La malade fut guérie et l'empereur récompensa magnifiquement le campagnard.

A quelque temps de là, la nouvelle se répandit que la fille d'un roi voisin venait d'être ensorcelée à son tour. Ce roi, ayant su que la fille de son impérial voisin avait été guérie par un paysan, envoya un ambassadeur à l'empereur pour le prier de lui envoyer le bonhomme, menaçant, en cas de refus, d'une belle et bonne déclaration de guerre, l'empereur, ami de la paix, s'empressa d'envoyer son paysan.

Celui-ci n'avait pas oublié les paroles du diable ; il savait que la baguette ne pouvait servir qu'une fois, néanmoins, il voulut mettre de nouveau sa puissance à l'épreuve et en toucha la princesse—mais en vain.

Le malin paysan ne se découragea pas pour si peu : il demanda au roi de faire amener cinquante pièces de canon dans la citadelle de la ville et de faire tirer deux de ces pièces chaque jour. Pendant une semaine, deux coups de canon furent ainsi tirés quotidiennement, mais le diable ne bougea pas.

Le septième jour, le paysan donna l'ordre de faire partir les cinquante canons à la fois. Le bruit formidable éveilla la curiosité du démon qui possédait la fille du roi. Il ne put s'empêcher de demander :

—Pourquoi donc tire-t-on ainsi le canon aujourd'hui ?

Notre villageois, qui n'attendait que cette question, s'empressa de répondre :

—C'est ma femme—tu la connais bien—qui est venue me rendre visite, et, pour lui faire honneur, on fait parler la poudre.

Le diable, à cette nouvelle, s'élança, tout en boitant, hors de la princesse en criant au paysan :

—Comment ! ta femme est revenue ! Alors je me sauve jusqu'au fin fond des Indes. Pour toi, tâche de te tirer d'affaire comme tu pourras !

Et voilà comment le diable fut trompé par le rusé compère. La fille du roi recouvra la santé et son sauveur reçut une splendide récompense ; il vécut heureux, car il avait été délivré de sa méchante femme et avait gagné une grande fortune.

PAUL CHAMP-RIGOT.

## A MON PETIT NEVEU EDMOND

LA LEÇON PAR UN CHIEN

C'était bien un bel enfant que le petit Auguste, alors âgé de dix ans, mais ses désobéissances causaient beaucoup de peine à ses parents ; et dans son grand œil brun on découvrait tout de suite de la finesse, mais une opiniâtreté, un entêtement très difficiles à dompter. Il n'avait ni frère, ni sœur, aussi avait-il été un peu gâté ?... Il fréquentait l'école du village en attendant son entrée au collège, où son père désirait l'envoyer.

En revenant de la classe, un jour, avec Albert et Henri, il aperçut de belles grosses pommes rouges dans le verger d'un voisin ; il lui vint aussitôt un grand désir d'en manger. Ses compagnons l'encouragèrent : ils savaient bien qu'Auguste partagerait avec eux.

—Je vais t'aider à sauter par-dessus la clôture, lui dit Albert.

—Moi, je vais veiller et, si je vois que quelqu'un puisse vous surprendre, je vous ferai un signe, ajouta Henri.

Tout réussit bien et chacun d'eux eût deux ou trois de ces fruits tant aimés qu'ils dégustèrent avant d'arriver à la maison. Mais en entrant, Auguste remarqua le regard sévère de son père qui, occupé à son jardin, l'avait vu commettre sa mauvaise action. Il alla serrer ses livres et se préparait à sortir pour rejoindre quelques camarades de jeu quand son père lui dit :

—Je t'ai toujours défendu de dérober des fruits ; je viens d'être témoin de ta désobéissance ; tu n'iras pas jouer, mais je t'ordonne de t'asseoir sur ce banc, sous les arbres, jusqu'à ce que je juge convenable de te donner congé.

Auguste s'y rendit mécontent et, rencontrant son chien qui venait lui souhaiter le bonjour habituel, il lui donna un vilain coup de pied qui fit éloigner le pauvre animal, la tête basse, mais sans proférer une plainte. L'enfant cruel resta seul avec sa mauvaise humeur et trouva la punition longue.

Une heure après, son père envoya la servante lui dire de venir au souper, mais, se laissant aller à son mauvais penchant, Auguste répondit qu'il n'irait pas. Juliette retourna à la maison : ce n'était pas elle qui pouvait lui faire entendre raison.

Il appelle alors son chien pour que le temps passe plus vite, et celui-ci accourt, sautant de joie et lui prodiguant ses caresses. Une pensée le frappe aussitôt, et cette réflexion s'impose à son cœur : Papa m'a puni parce que je le méritais, je le sais bien, et je refuse de me rendre à son appel ; je suis fâché, tandis que mon chien, que j'ai maltraité pour rien, ne m'en veut pas, et ne se souvient plus de ma brutalité, dès que je manifeste un désir. Je ne serai pas moins raisonnable que lui. Suis-moi, Café, allons !

Il demanda pardon à son père et à sa mère pour la peine qu'il leur avait causée et leur raconta la leçon que venait de lui donner son chien.

Ses parents l'embrassèrent avec émotion et furent heureux de constater dans la suite que l'exemple du fidèle animal portait ses fruits. Auguste obéissait au premier mot et se corrigeait de ses vilains défauts.

Il est aujourd'hui un jeune homme accompli et traite fort bien Café qui est devenu très vieux.

Je ne sais pas si Albert et Henri avaient le bonheur de posséder aussi un chien....

MARIE-LOUISE.



Le diable lui fit don d'une baguette magique. — Page 745, col. 2

muler son esprit de contradiction ; elle s'assit sur le tapis, et..... tomba dans le puits dont la profondeur était telle que les cris de la méchante femme ne purent être entendus du dehors.

Le paysan, enchanté de se trouver, à si bon compte et sans l'avoir fait exprès, délivré de son acariâtre épouse, termina sa tâche quotidienne puis s'en retourna chez lui. Il ne tarda pas à rencontrer ses deux enfants qui lui demandèrent ce qu'était devenue leur mère.

Cette question et les plaintes des enfants éveillèrent chez notre campagnard quelques remords de n'avoir rien tenté pour sauver sa femme. Persuadé qu'elle vivrait encore le lendemain—les méchantes femmes ont la vie si dure !—il prit la résolution d'aller à son secours.

Le jour suivant donc, il se leva de bon matin et se dirigea vers son champ, en emportant une longue corde ; arrivé au bord du puits, il déroula la corde, la fit descendre jusqu'au fond, et bientôt sentant que quelque chose de pesant venait de